

EMMANUEL ZOUNGRANA

MARWÈLLÉ L'ENFANT AIGRI

AUTOBIOGRAPHIE



Du même auteur :

L'As de Pique en débandade, Février 2012, Editions Edilivre AParis – France

Sentinelles, Décembre 2013, Editions Edilivre AParis – France

Enfants chéris, Septembre 2014, Editions Edilivre AParis – France.

*À Feu mon père Lannoaga François,
Mon souvenir filial éternel.*

À mon oncle Tapsoba Emmanuel

...

*Mais du fond de ton tertre
Sache que jusqu'au traître
Epreuve des remords,
Convaincu de son tort.*

...

*À mon Grand-père paternel Yaabré
À ma Grand-mère paternelle Gnimi
À mon Grand-père maternel Naaba Yemdé
À ma Grand-mère maternelle Sidwend-sida
À Naaba Yemdé
À Naaba Boulga
À ma marraine Marceline
À Jean-Baptiste Moussa
À Jean Zoungrana*

Puissiez-vous trouver la paix dans votre repos éternel.

*À ma brave mère, pour m'avoir protégé, merci
pour tout, et longue vie à toi*

À ma femme et à mes enfants, pour la postérité

À mes frères et sœurs

*Au Grand-papa Zoungrana Alphonse, pour sa
contribution*

*À Tanti Yvette Sankara, courage et que Dieu te
protège*

À mes cousines et cousins

À mes nièces et neveux

**Merci pour tout, et que l'Eternel des Armées
vous protège.**

1

Bigtogo, mon village natal

Il se trouve sur les flancs Nord de la capitale Burkinabè une jolie plaine, formée par des terrains variés, une végétation naturelle, trouvables dans peu de localités du territoire national. Autrefois, vers 1990, s'y dressaient, par-ci, nombreux, baobabs, acacias, karités, *raisiniers*¹, dattiers, *zaansé*², tecks, par-là, épars, des hameaux. Dans cette plaine à la savane arborée, les habitants s'y étaient groupés par petites familles, certains dans le quartier Est, Nintao³, d'autres dans le quartier Ouest, Beta – où précisément je naquis. Bigtogo comptait une population de mille âmes environ.

¹ Le nom de « raisinier » est un terme ambigu utilisé en français pour désigner plusieurs plantes dont les fruits ressemblent au raisin. Exemple : le raisinier des zones sèches d'Afrique de l'Ouest.

² Nom d'un arbre épineux.

³ En moore, vient de *Ning taore*, qui désigne l'Est.

Au temps où j'y résidais, le village, par son relief et sa végétation, épatait bon nombre d'étrangers. Il ne s'y trouvait pas une ligne de crête qui ne fût encadrée par deux autres, ni un *thalweg* aux flancs immédiats duquel ne rampassent deux autres. Le relief du village éveillait particulièrement la curiosité des militaires du Camp *Baangré*, car défiant les lois normales de topographie, et conforme curieusement aux lois du modelé irrégulier. Du reste, des ingénieurs du cadastre qui, au cours du recensement de 1991, avaient tenté de l'expliquer scientifiquement, s'y étaient brouillé l'esprit.

Dans les années 90, une poignée de Français y pullulaient, assez régulièrement, sous le prétexte de la coopération. En réalité, ils n'avaient d'yeux que pour mon village. De capitales lointaines, ils voyageaient sur Ouagadougou, traversaient arrondissements et secteurs, sillonnaient la brousse touffue, et venaient séjourner à Bigtogo. La plupart chétifs, avaient le nez en crosse, la peau desquamée comme par la brûlure d'un feu vif, le ventre en chiffon rangé sous leur buste. Quand je les vis pour la première fois, je passai une journée entière à jurer sur leur fragilité physique. Ils restaient à Bigtogo pendant quelques semaines, assistaient les habitants du village dans plusieurs domaines : construction de bâtiments supplémentaires pour l'école publique, fourniture de forages d'eau modernes, de kits médicaux, prise en charge des scolarités, etc. Ils jouaient aux bons

Samaritains, et faisaient rêver tous les villageois, par des promesses d'aides alléchantes. Mais, ils manquaient parfois les moyens de tenir leur parole, eux-mêmes fonctionnant à base de financements extérieurs. Dans ce cas, certains villageois, fous de leur éveil d'analphabètes, les désapprouvaient souplement, doutant de leur bonne foi.

À Beta – quartier où tiennent les cases de mes ancêtres –, notre maison était tenue à son flanc Ouest par une seule habitation qu'occupait une famille musulmane. À quelque deux cents mètres au Nord, se trouve le cimetière mixte où dorment les ancêtres. Autrefois, je n'avais que deux ans. Notre maison jouxtait les ailes de la cour de Grand-père *Gnimi*. Les cases étaient nombreuses, disposées en quinconce. Non loin de la grande concession, se trouvaient des tertres affaissés que par moments, mes parents remblayaient par apport de latérite. Un morceau de canari coiffait le milieu de chaque motte, dont le pourtour était marqué par des pierres rouges légèrement encaissées dans le sol. Ne connaissant pas la nature réelle de ces monticules, je me vautrais dessus, indifféremment. Or, un jour, survint le décès d'un vieillard de notre famille. On le mit sous terre, non loin des mottes ; puis, sur sa tombe, l'on posa un morceau de canari, qu'on entoura plus tard de pierres rouges. Je pris conscience que mon innocence antérieure était à risques : ne me couchais-je pas sur des cadavres ? Autant il y avait de tertres, n'y avait-il

autant de cadavres en dessous ? Je me mettais à compter la population de défunts, et, sur le coup, je devenais aigri contre tous, aînés, tantes, mère, père, de ne m'en avoir pu aviser. Dorénavant, je m'en éloignais, suffisamment pour ne point avoir d'hallucination étrange la nuit.

Après le décès de mon grand-père, les cases, jadis serrées, se sont progressivement éloignées les unes des autres, comme par un phénomène de dérive spectaculaire sur fonds de mouvements tectoniques. À présent, notre cour paternelle était reculée de quelque dix mètres de son emplacement original. Mon père avait, en plus des cases qui servaient de dortoirs, une maisonnette faisant office de cave. Là-dedans, étaient empilées bouteilles de *Soda* et de bière. Autour, gravitaient, quoique statiques, une dizaine de greniers, les uns bourrés de mil, les autres de maïs, qui indiquaient de loin la suffisance de la maisonnée au plan alimentaire. Aussi, l'espace n'y faisant défaut, ils s'étendaient sur un périmètre excessif. Sans doute, était-ce par souci de les épargner de quelque incendie ?

2

Une vie d'innocent : souvenirs de la petite enfance

J'ai souvenance lointaine de mon enfance. Les années 86-87 sont celles où, âgé de six ans seulement, je courais imprudemment d'un lieu à un autre, marchais volontiers aux pans de ma mère ou derrière mon père, pour regagner la chapelle du village ou les champs. Mon quotidien était fourni de promenades, de chasse aux alouettes, aux reptiles, etc. Je ne m'apercevais guère de l'écoulement du temps. Les saisons pluvieuses me paraissaient aussi courtes que le temps d'une journée, car toutes sortes de merveilles les interféraient. C'était bien-sûr l'âge où je me perdais dans les hautes herbes, paissant le troupeau de bêtes de mon père, écoutant les tourterelles qui, toujours ivres de joie, roucoulaient au loin. À mesure que je sillonnais les champs et les aires alentour, je délogais ici un lièvre, là un rat, qui s'échappaient

aussitôt de ma vue dans une course de survie effrénée. Et souvent, en levant le regard vers le ciel infini, je croisais, par bandes compactes, une légion d'oiseaux de toutes variétés, dont l'entrain d'ensemble et le battement des ailes constituaient pour moi un spectacle unique, tant la discipline de leur vol était émouvante. Dans un tel ordre, où allaient-ils ces rapaces, et qui les y conduisait ? Du reste, puis-je oublier les pièges que je tendais parfois contre éperviers et tourterelles ? Non ! Ces années sont une gravure éternelle dans ma mémoire.

Aussi, à cet âge, les occasions rêvées étaient les fêtes de *basga*, de Noël ou de Pâques, dont nous connaissions le calendrier avec précision, car elles se déroulaient toujours dans une atmosphère des plus gaies. Chaque veille de Noël par exemple, le village était animé par la chasse à la basse-cour. Mon père, s'il n'abattait pas un bœuf, nous recommandait de lui ramener vivant un bovin. « Allez, attrapez-le ! Votre fête dépend de ce bouc ! » Comme nous n'attendions que cet ordre, de suite, nous nous mettions à pourchasser l'animal, pieds et torse nus, le ventre en avant, tombant sur les souches des plantes, nous relevant, l'humeur joyeuse et comique, sans nous préoccuper d'une fourche de bois qui nous eût éventrés. Finalement essoufflée et désespérée, la bête abandonnait et se jetait presque dans nos bras. Nous poussions des cris de joie, que les cris de détresse de la bête capturée interféraient. Puis, à l'initiative, nous

aiguisions un bon couteau pour son abat. Garçon, j'étais autorisé à tenir les pattes de l'animal pour que mon père lui tranchât la gorge.

Aussi, faut-il le dire, l'apprivoisement ainsi que les circonstances de pâturage créaient en moi quelque sentiment d'affection pour les animaux domestiques. Souvent, la bête était remarquablement docile, et je m'étais familiarisé de trop avec elle. Pendant sa poursuite, je prenais pitié d'elle, connaissant le sort qui l'attendait. L'attraper pour remettre à égorger me tombait sur la conscience comme un défaut d'assistance ou, pire, un recel. N'étais-je pas, à mon âge encore jeune, complice de son abattage, par ma gourmandise ? Or, sitôt que l'animal était égorgé, la tourmente se dissipait de mon esprit. Nous le dépecions, pour entamer son grillage. Je humais la bonne grillade. Au surplus, je me réjouissais, d'avoir un père relativement aisé, prodigue et soucieux du bien-être de sa famille. Et dans cette euphorie, nous eussions voulu, ou plutôt, j'eusse voulu que le temps suspendît son vol afin que la fête durât encore des jours.

Passant de longs moments dans la contemplation de la flore, je voyais la vie en rose. Les saisons pluvieuses s'alternaient au gré de mon innocence, avec leurs végétations toujours florissantes et merveilleuses. Les sommets des arbres verdissaient, et les étamines des plantes à fleurs m'enivraient de leur parfum inextinguible. Certains matins, je me réveillais et, muni de ma fronde, j'allais marcher sur le

périmètre des cultures, pour les surveiller. Je m'acharnais à coups de lance-pierres sur les perdrix gourmandes qui osaient s'attaquer aux nouvelles semences. Aussi tout cela, dois-je l'avouer, était plus par loisir que par conscience du préjudice qu'ils portaient à mes parents : à cet âge, je me moquais de tout, et qu'il plût ou qu'il neigeât, pensais-je, mes parents auraient suffisamment de nourriture pour me bourrer l'estomac. Dans l'innocence de mon entendement, c'était leur premier devoir auquel ils ne devaient point faillir.

Au champ, les parents battaient les mauvaises herbes avec hardiesse, et, en fin de journée, se plaignaient de courbatures. Quant à moi, encore naïf, je conduisais les bêtes à la pâture. Des fois, j'étais surpris par un orage violent, au milieu de la brousse. Les éclairs, traversant la voûte céleste comme un filet de serpent incendiaire, étaient suivis d'un tonnerre assourdissant. Je mourais de peur. À bien des égards, ma peur se justifiait. Les décharges électriques sont mortelles, et l'un de mes contemporains, Athanase, avait perdu la vie par un foudroiement.

Dans les conditions où nous vivions, nous étions exposés aux accidents de la nature. Au champ, notre seul abri était une hutte, construite en banco et couverte de chaume. Quand l'orage s'annonçait, toute la maisonnée se précipitait dans cette cabane qui céderait à la première rafale de tonnerre, ou sous des karités, lesquels pouvaient être foudroyés, pour peu

qu'une salamandre s'y trouvât. En fait, la rumeur répandait que ce type de reptile attirait la foudre par son simple cri. Vérité scientifique ou imposture ? Au moins, les villageois y croyaient, corps et âme. Ma haine vis-à-vis de cette espèce de reptile n'avait pas de borne. Pendant l'orage, j'abandonnais les bêtes sur l'aire de pâturage, et, le groin rivé en bas, elles fouillaient entre les pieds des arbustes, afin de faire le plein de leur panse à l'éclipse du soleil.

En plus de ces tâches de pâturage, j'assistais mes parents dans les travaux champêtres, leur puisant eau, leur cueillant karités, raisins, lianes, etc. Comme j'avais déjà cinq ans, mon père m'insinua qu'il m'achèterait une daba. Ce me fut amer à entendre. Allais-je donc labourer les champs à plein temps, comme eux ? Noélie prendrait la charge du pâturage. Je ne voulais pas abandonner la surveillance de la basse-cour. Du fait, je gardais des bonnes distances de mon père, afin qu'il ne mît pas si tôt son plan à exécution. Dorénavant, j'allais à intervalles de temps serrés pour changer les bêtes d'aire de pâturage. Mon père, ayant lu entre mes caprices, grondait. « Marwèllé, comment peut-on être malicieux jusqu'à ce point ? Changer les bêtes d'emplacement toutes les dix minutes, n'est-ce pas pour te dérober ? » Ehonté, je m'en détournais, pour me cacher au pan du pagne de ma mère.

Au coucher du soleil, nous regagnions la maison. La nuit, après avoir mangé, je contemplais le paysage

céleste pendant au-dessus de nos têtes comme une voile noire tachetée de lampes blanches étincelantes. Entre les rangées d'étoiles, était disposée en raie une traînée de poudre blanchâtre. Je devinais que notre maison était le seul endroit du village d'où on pouvait l'observer. Mon bonheur s'identifiait à celui des anges dans les Cieux, sans limite. Avant le coucher, ma mère et mes frères contaient volontiers, chacun après l'autre, une drôlerie et participaient à intensifier la joie. On y démontrait comment l'hyène usait de ruse chaque fois qu'il s'agissait pour elle de remplir sa panse, comment le lion, roi de la brousse, semait la terreur dans les rangs des autres prédateurs. Et à chaque étape, je conclusais dans mon esprit que telle bête était malicieuse, telle autre idiote. J'eusse voulu avoir à porter de main un des animaux inoffensifs, pour admirer son intelligence ou blâmer son absurdité. En général, c'étaient des contes que j'avais déjà entendus mille fois. Noélie, la benjamine, était réputée pour son invention. Elle improvisait un conte, montait une scénographie de toutes pièces, où chèvres, rats, serpents, chacals, se retrouvaient actifs. Elle mettait facilement une heure à raconter une seule histoire, souvent ambiguë et incohérente, jusqu'à se retrouver seule éveillée, car bientôt, dans l'ennui, tout le monde somnolait et s'endormait.

L'enfance de ces années est inoubliable car jonchée de faits marquants. À cette période, je m'adonnais au plaisir solitaire de la promenade. Mon père me

reprochait cette habitude, de peur que je m'égarasse dans la savane arborée bordant le village. Il s'inquiétait de moi, ce que je négligeais éperdument. Un jour, au cours d'une pause, alors que nous prenions du *zoom-koom*⁴, il me laissa entendre : « Je vais payer un fer, pour te ligoter les pieds et réduire tes flâneries. » Cette déclaration me paralysa. Et l'on doit convenir que les circonstances du moment justifiaient ma tourmente. En effet, dans le village, un fou, communément appelé Mba Zoulbila, sillonnait à la course les champs, en chantant : « Kouh ! Kan ! » Il le faisait en général les soirs, au moment où les dernières lueurs du crépuscule caressaient les pans des cultures. Nous prenions plaisir à imiter son chant de course. Quand sa folie prenait une allure agressive, les siens lui liaient les pieds par une barrette de fer. Néanmoins, le misérable courait toujours, et inspirait la compassion. Par ailleurs, le projet d'achat de fer avait gravé dans mon esprit l'image du fou. J'étais persuadé que, dans un proche futur, je serais relié aux pieds par quelque bretelle, comme Mba Zoulbila. Dans ce cas, tous mes camarades se moqueraient de moi. Une peur sourde me tenait au fond du ventre, à laquelle se mêlait un espoir vague, mal défini, une sorte d'espérance en quelque dénouement relevant presque du conte. Si mon père me l'avait promis, il allait le faire, pensais-je.

⁴ Boisson de petit mil, non alcoolisée, généralement sucrée.

Ce même jour, au crépuscule, nous retournâmes à la maison. La nuit était venue et je dormais déjà sur une natte en *secco*. Ma mère me réveilla pour me donner du *gaonré* à manger. Mais, n'ayant pas l'appétit, je restai assis à même le sol, les jambes croisées sous le buste, somnolant. Elle s'inquiétait donc, cherchant à comprendre mon désarroi. Je ne voulais pas le lui dire, naturellement. Puis, en poussant un soupir, j'extériorisai mon souci : « Mon papa là ! » Voilà qui la fit pousser davantage sa curiosité. Elle me pressait maintenant de lui dévoiler mon malaise. Coincé, je lui lançai nerveusement : « Mais, as-tu déjà oublié ? » Elle restait pensive, imaginant la réponse. J'étais sûr qu'elle feignait l'ignorance. Je préférerai parler franchement : « Il a dit qu'il va payer un fer ; non ? » Ma mère pouffa de rire. Elle rit fort et longuement, comme une véritable sadique. Je ne comprenais pas que ma vraie mère fût réjouie d'un tel projet du père. Heureusement, elle réagit vite : « Ton père plaisantait avec toi. » Je fus rasséréiné. De suite, je me rendormis, comme un ours.

Les jours qui suivirent furent chargés d'un suspens terrifiant. La parole de mon père me venait régulièrement aux oreilles, comme le tintement d'une cloche. Aussi, ma mère ne m'avait point rassuré. C'eût été d'ailleurs imprudent d'y croire, de la croire, d'espérer que, dans son état de femme, elle pût empêcher mon père de réaliser un projet qu'il avait déclaré en personne. Dorénavant, je faisais le